

maison Mollet et Fontaine. Revenu ensuite aux établissements Cail, il y occupa successivement les situations de chef des études, puis d'ingénieur en chef. Frappé, douloureusement, par la catastrophe d'Arleux, il se tint éloigné pendant trois ans des affaires industrielles. A peine rétabli, il fut envoyé à Porto-Rico, où il dirigea, pendant deux ans (1906 à 1908), une importante sucrerie. Rentré en France, il reprit ses fonctions aux établissements Cail, où il était particulièrement apprécié.

Pendant quatre ans, il supporta les souffrances de l'occupation allemande; évacué, en 1918, par suite de maladie, il prit, en juin de cette même année, la direction des établissements Delattre et Frouard, à Dammarie-les-Lys. Depuis l'armistice, il travaillait avec acharnement à développer l'usine dont la direction lui avait été confiée, et contribuait ainsi au relèvement industriel du pays; il n'aura pas vécu assez longtemps pour jouir des fruits de son travail et être récompensé de son dévouement et de ses efforts. Une destinée aveugle l'a ravi à l'affection des siens, lui refusant le bonheur de continuer cette œuvre dont il n'aura eu, en partage, que le lourd fardeau d'organisation, supporté vaillamment pendant cinq ans!

M. LABORDE regrette, en notre Camarade, l'animateur d'énergies si diverses, l'homme droit et intègre dont le cerveau puissant savait envisager d'ensemble tous les intérêts qui lui étaient confiés, l'homme qui savait témoigner, à tous, une égale sollicitude et provoquer l'effort fécond qui devait mener à bien l'œuvre commune.

M. PUECH termine son émouvante allocution comme suit :

« En appelant notre ami à la direction de l'usine de Dammarie, créée en pleine guerre, en vue d'une évacuation possible de notre usine de Frouard, que les Allemands avaient juré de détruire, je savais que je lui confiais un poste d'honneur. Ce poste, il l'a rempli mieux que tout autre n'aurait su le faire. Sa santé ébranlée par les souffrances qu'il avait endurées, pendant l'occupation de la ville de Denain, ne lui a pas permis de terminer son œuvre. Il est mort en soldat, au Champ d'honneur! »

*Analyse de la communication adressée à la Société par M. DÉFOSSÉ (Lille 1910), secrétaire du Groupe régional de Seine-et-Marne.*

---

**GRAILLOT (Léon).**

Châlons 1887.

PRÉSIDENT DU GROUPE RÉGIONAL DE L'YONNE.

MEMBRE PERPÉTUEL.

Nos Camarades du Groupe régional de l'Yonne conduisaient, le 10 avril, à sa dernière demeure, leur sympathique et dévoué président,

le camarade LÉON GRAILLOT, directeur de la Fabrique de roues Commergnat, à Auxerre, dont le corps était inhumé à Saint-Martin-sur-Ouanne.

Sur la tombe, après quelques paroles prononcées par le délégué de la Société des anciens combattants de Saint-Martin, notre camarade A. LÉLY, Camarade de promotion du disparu, lui adressa un dernier adieu au nom du Comité de notre Société et de la promotion Châlons 1887-1890.

La veille, 10 avril, au moment de la levée du corps, une cérémonie avait eu lieu, à Auxerre, au cours de laquelle notre camarade P. MORIN, (Châl. 1905), vice-président de la Commission régionale de l'Yonne, avait retracé, en termes émus, la carrière du disparu. Nous empruntons à cette allocution les quelques extraits reproduits ci-après :

« Dire ce que fut la vie de GRAILLOT, c'est retracer celle d'un homme dont la ligne de conduite peut se résumer en ces trois mots : Travail, Honneur et Probité.

» Entré à l'École nationale d'Arts et Métiers de Châlons, en 1887, il en sortait, en 1890, ayant acquis l'estime de tous ses Camarades. Il fit ensuite un stage de plusieurs années au P.-L.-M., après quoi il entra au service de la Fabrique de roues Commergnat, le 1<sup>er</sup> janvier 1897; il y resta jusqu'à sa mort. Vingt-six années de présence dans une usine pour y assumer le rôle délicat de directeur suffisent à juger un homme. Tant au point de vue de l'administration qu'à celui de la direction du personnel, il sut toujours montrer les qualités d'honnêteté professionnelle et le tact indispensables pour ménager les intérêts de sa maison et de ses ouvriers. Un navrant accident lui survint en 1914, le privant à tout jamais de sa main droite; l'estime que lui témoignait déjà M. Commergnat se raffermir davantage et ce dévoué collaborateur devint pour lui un ami.

» Sept ans plus tard, frappé dans ses plus chères affections, il perdait à un an d'intervalle, son fils et la compagne de sa vie. Il trouva, néanmoins, un adoucissement à sa peine auprès de ses nombreux amis, et particulièrement parmi les Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers. Dans cette grande famille, il comptait de nombreuses relations; il se tenait au courant de tous les changements et modifications qui survenaient; qu'il s'agisse d'un renseignement, d'un service, d'un conseil, de l'organisation d'une réunion, tous ceux qui s'adressaient à lui pouvaient compter sur son activité et son dévouement. Pour lui, la fraternité des Gadzarts était plus qu'une devise : c'était un culte, et un culte qu'il professait dans toute l'acception du mot.

Les Anciens Élèves du département perdent en leur président l'un des plus fervents apôtres de leur solidarité si justement renommée!

*Analyse de la communication adressée à la Société par la Commission régionale de l'Yonne.*